

Jean PIVETEAU, « A propos de Glozel »
Revue de Paris, 1^{er} mai 1928, pages 152-174.

Edition, annotation et présentation de Joseph GRIVEL © 2002

Lorsqu'il fait paraître « A propos de Glozel », Jean Piveteau (1899-1991) n'est jamais venu à Glozel. Il n'aborde donc la question qu'à travers la médiatisation des découvertes et les interprétations qu'on en propose. Son texte est original en ce qu'il tente d'adopter un point de vue impartial, se contentant de dresser une sorte de revue – assez correctement documentée – des thèses en présence au moment même où, sans exception, les interprètes de Glozel se sont partagés selon deux camps parfaitement retranchés. Position difficile car 1928 est l'année où la controverse atteint le plus haut point d'exacerbation, où notamment l'impuissance de la délibération scientifique ne voit plus d'issue que dans l'arbitrage judiciaire. De surcroît, publié en mai 1928, l'article de Piveteau a été achevé en mars, au moment où les partisans de Glozel viennent d'essuyer coup sur coup les conclusions défavorables de la Commission internationale rendues publiques le 23 décembre 1927, l'expertise sans ambages du technicien Champion publiée le 21 janvier 1928 et la perquisition du Musée le 25 février 1928 parfaitement orchestrée par la Société préhistorique française^a. Et la neutralité sereine, à laquelle Piveteau croit parvenir, subit nettement l'influence de ce hallali, prenant pour le moins la forme d'une prudente réserve quand elle ne glisse pas jusqu'au doute suspicieux.

Piveteau se rend finalement à Glozel en 1958. Son point de vue semble alors beaucoup plus favorable. Morlet raconte cette visite^b dans *Glozel*, tome II, paru en 1962 (page 19 de la réédition de 1978) : « Au retour d'une visite au Musée de Glozel, M. Piveteau, Professeur de Paléontologie Humaine à la Sorbonne, membre de l'Académie des Sciences, m'assura que si "l'authenticité des trouvailles ne se posait pas, par contre, la classification du gisement lui paraissait difficile à l'heure actuelle". » Et il ajoute en note : « "Toute une civilisation !", s'était-il écrié en entrant au Musée, le 15 juin 1958. Je lui fis ouvrir la vitrine qui contient les ossements humains. Il me signala aussitôt une disposition "archaïque" d'une ligne, située entre les cuspidés d'une dent, et pour mieux me la montrer, il l'accentua d'un léger trait de crayon. Ensuite, M. Piveteau fut fort intéressé par les deux espèces de plateaux décrits par M. le Professeur Buy sur la face antérieure du maxillaire inférieur trouvé dans la tombe II. Il me fit remarquer que la même disposition se voyait sur un autre fragment de maxillaire, mis au jour dans le champ de fouilles. Je demandais alors au Professeur Piveteau si cette disposition était connue. Il me répondit, sans la moindre hésitation : "Je ne l'ai jamais rencontrée." »

^a Au moment où l'article est sous presse, le Comité d'Etudes est en train de fouiller pour parvenir à des conclusions tout à fait favorables à l'authenticité et à l'ancienneté néolithique des découvertes.

^b Surpris de l'utilisation à son insu de ces confidences privées, Piveteau en nie la réalité dans une lettre à Morlet du 30 mars 1962 (Archives de Glozel).

Les découvertes de Glozel apparaissent aux yeux de certains savants comme les plus fécondes et les plus mémorables qu'ait inspirées la préhistoire : elles ouvrent à la recherche des horizons inconnus, et, comparables aux grandes révolutions scientifiques, elles marquent vraiment, dans la connaissance de nos origines, un tournant nouveau. Pour d'autres savants, non moins compétents, on ne peut même pas parler d'une question de Glozel. Les pièces sur lesquelles on élève des conclusions grandioses ne sont que de vulgaires faux : c'est à la justice des tribunaux et non à la discussion scientifique que ressortit une pareille affaire.

Et les controverses sont des plus vives, à la grande surprise de quelques-uns qui ne voyaient dans la science que ces *templa serena* où la seule réflexion, froide et sans préjugés, fait loi.

Cette étude ne se propose pas d'apporter une opinion nouvelle dans ce concert discordant. Son but est d'exposer, aussi simplement que possible, les arguments des diverses thèses et d'essayer de dégager l'état actuel de nos connaissances sur l'une des périodes les plus importantes mais les plus obscures de la préhistoire : celle qui correspond au passage de l'homme fossile à l'homme historique.

I

On ne peut parler du gisement de Glozel sans le situer, au préalable, dans les cadres généraux de la chronologie préhistorique. Nous allons donc caractériser brièvement les grandes périodes de la préhistoire.

De la longue série des vivants qui, au cours des temps géologiques, ont peuplé notre terre, l'homme est assurément le dernier venu. Par l'ensemble de ses caractères anatomiques il appartient au groupe des Primates et émerge, au milieu de ce groupe, comme le terme ultime d'un rameau longuement préparé dans les profondeurs du passé géologique. Les derniers stades de cette évolution commencent à être bien connus, et, de l'homme ancien, de l'homme fossile, nous possédons quelques restes organiques. On distingue ainsi la race ou mieux l'espèce de Néanderthal, très primitive, à l'aspect bestial, et, se développant en même temps qu'elle, mais ne tardant pas à seule subsister, l'espèce *Homo sapiens*, l'homme actuel.

Nous connaissons aussi cet homme préhistorique par son industrie, manifestation d'un facteur jusqu'alors inconnu, l'idée, qui le rend capable d'invention. Sur les grands plateaux du Nord de la France, dans les alluvions de la plupart de nos rivières, dans les remplissages d'un grand nombre de grottes, on rencontre des silex taillés soit sur les deux faces, soit sur une face seulement. C'est l'industrie de la pierre taillée qui correspond à la période la plus ancienne de la préhistoire ou *période paléolithique*. D'ailleurs, au cours de ce Paléolithique, lorsque l'*Homo sapiens* eut supplanté l'homme de Néanderthal, se développa peu à peu l'usage de l'os et de l'ivoire en même temps qu'apparurent la préoccupation artistique, le goût du dessin et de la peinture ; et la fin du Paléolithique (âge du Renne) fut marquée par la naissance de l'art.

Ainsi passèrent beaucoup de siècles ; puis vinrent d'autres peuplades, qui utilisaient la pierre polie. Nous entrons avec elles dans la *période néolithique* qui se continua par celle des métaux. Et nous arrivons aux temps historiques, où des textes écrits nous permettent de déchiffrer le passé.

C'est au cours de l'époque néolithique que s'effectua la mise en place des diverses races humaines et que s'élaborèrent les grandes transformations qui ouvrent le cycle actuel de l'Histoire. Mais toujours ces transformations nous apparaissent quand elles ont déjà acquis un plein développement : on a cru en voir naître quelques-unes à Glozel.



Glozel est un petit hameau du département de l'Allier, situé à 25 kilomètres au Sud-Est de Vichy et à 4 kilomètres de Ferrières-sur-Sichon.

Le 1^{er} mars 1924, en labourant son champ, situé au lieudit les « Durantons », le long de la rivière la Vareille, affluent du Sichon, M. Émile Fradin mit à jour une série de briques régulièrement disposées dans lesquelles M. Clément, instituteur à la Guillermie, crut reconnaître les restes d'un de ces fours de verrier ^c, comme il en existait encore dans la région, au XVIII^e siècle. Un préhistorien, M. Franchet, après une étude attentive sur place ^d, adopta cette interprétation.

A l'intérieur du four, M. Clément recueillit des débris de vases en grès bleuté, et, dans les environs immédiats, une hache en pierre polie avec signes, ainsi que diverses briques ou tablettes ^e. On devait remarquer, mais au mois de janvier 1925 seulement, que l'une des tablettes portait des inscriptions.

A partir du mois d'avril 1925, les investigations archéologiques dans le champ de Glozel furent poursuivies sous la direction du D^r Morlet, médecin consultant à Vichy, qui loua à cet usage le terrain des Fradin.

Aux quelques pièces déjà trouvées vinrent alors s'ajouter une multitude d'objets nouveaux : débris d'une céramique grossière, silex taillés, haches polies, idoles, nouvelles briques présentant des rudiments d'écriture linéaire, objets en os, etc. Un renne gravé sur galet vint indiquer qu'il fallait attribuer au gisement un âge très reculé. Puis furent mises à jour en juin 1927 deux tombes intactes renfermant des objets appartenant, d'après les auteurs de la découverte, à la haute époque néolithique. Il y avait des haches de pierre polie, des galets avec gravures d'animaux ou signes alphabétiformes, une idole bissexuée avec masque, des vases en argile à peine cuite, l'un d'eux décoré d'un masque sans bouche, d'infimes débris de squelettes humains, etc.

Pendant toute la belle saison dernière, les chercheurs furent nombreux et les découvertes abondantes. Les fouilles, et, par suite, les trouvailles semblent avoir été ralenties par l'hiver ; mais depuis le mois de février les recherches ont été reprises : divers objets du type glozélien furent trouvés dans les environs du petit hameau, et un groupe de savants, actuellement à Glozel, viendrait de mettre à jour, selon les indications des journaux, de nouvelles figurations animales accompagnées de nombreux signes alphabétiformes. Il est probable que le nombre des pièces actuellement recueillies dépasse 2000.

La nouvelle de ces découvertes s'était peu à peu répandue dans les milieux qui s'intéressent, avec plus ou moins de compétence, à la préhistoire. Et les discussions commencèrent rapidement. Dès le mois de juin 1926, M. Van Gennep se déclarait convaincu, après une visite à Glozel, de l'antiquité du gisement. Au mois d'août de la même année, M. Salomon Reinach revenait de Glozel estimant que toute fraude était impossible et qu'on ne pouvait croire à une mystification. Quelques jours après, M. Depéret apportait l'appui de sa profonde compétence de géologue et de paléontologiste aux défenseurs du gisement.

Mais il y avait aussi des opinions opposées. M. Seymour de Ricci, qui avait accompagné M. Salomon Reinach et assisté avec lui aux fouilles de Glozel, loin de partager

^c Dès sa première visite à Glozel, le 9 juillet 1924, Clément voit dans la fosse ovale une sépulture. Il change d'avis dans son rapport du 20 mai 1925 où il en fait un four de potier néolithique, et non un four de verrier.

^d Franchet n'a étudié cette fosse qu'à travers les publications qui la décrivent. Il lui aurait d'ailleurs été difficile de conduire une étude attentive d'un édifice qui avait déjà quasiment disparu à l'arrivée de Morlet en avril 1925.

^e Découvertes faites par Emile Fradin et les premiers fouilleurs, habitants du village et des environs.

l'avis du savant archéologue, estimait au contraire qu'on était en présence d'une « mystification nettement caractérisée ». M. Camille Jullian faisait également de nombreuses réserves. S'il admettait l'authenticité de certains objets, qu'il rapportait d'ailleurs à la basse époque romaine, leur enlevant tout intérêt préhistorique, il avait été « inquiet » par l'allure de certaines briques dont l'écriture était « plus tremblante, moins ferme », comme si « le graveur copiait ses lettres quelque part » sans en comprendre la valeur et la signification. Et, lorsqu'il lut à la fin d'une tablette « quelque chose comme Closel ou Closet », il parla de faussaire.

En 1927, à la suite d'une étude du gisement et des objets, M. Vayson de Pradenne déclarait très nettement que toutes les pièces de Glozel étaient fausses ; il était bientôt suivi par M. Dussaud pour qui la correspondance étroite entre l'alphabet glozélien et l'écriture phénicienne la plus récente ne pouvait s'expliquer que par la fraude. Enfin, en octobre dernier, M. Marcellin Boule publiait une observation faite par lui deux ans auparavant : le seul objet qu'il avait pu examiner, le renne gravé, si important pour dater le gisement, n'était pas authentique.

Dès le début de ce mois d'octobre 1927, le ministre de l'Instruction publique avait ouvert une instance en classement pour le gisement de Glozel. D'autre part, un Congrès d'anthropologie réuni à Amsterdam avait émis le vœu qu'une Commission internationale composée de savants compétents fût chargée d'étudier le gisement. Cette commission, nommée en octobre, se rendit sur le champ de fouilles au début de novembre. Dans les derniers jours de l'année elle publiait son rapport qui concluait à « la non-ancienneté des documents qu'elle avait pu étudier à Glozel ».

Enfin M. Champion, du Musée de Saint-Germain, chargé par le ministre de l'Instruction publique d'examiner les objets trouvés au point de vue de la technique de leur fabrication^f, concluait également au faux.

Et la lutte continua, très vive, entre glozéliens et antiglozéliens, les premiers apportant pour étayer leur conviction l'appoint de nouvelles découvertes, les seconds contestant, par des arguments de divers ordres, l'authenticité des objets présentés.

Tout récemment, à la suite d'une plainte déposée par la Société préhistorique de France, une perquisition faite dans la ferme de la famille Fradin amenait la saisie d'un certain nombre de pièces actuellement soumises à l'expertise judiciaire.



Comment, pour ses défenseurs, se présente le gisement de Glozel ? Quelles observations en établissent l'authenticité ? Quelle synthèse peut-on donner des nombreuses trouvailles que l'on y a faites ?

Tout en dirigeant les fouilles de Glozel, le D^r Morlet publiait au fur et à mesure des découvertes la description des principaux objets trouvés. Dès sa première publication (signée, ainsi que la suivante, avec Émile Fradin), il place le gisement de Glozel dans le début de la période néolithique ; il y voit des traces d'influences égéennes et parle de la marche d'une civilisation du Nord-Ouest vers le Sud-Est. Et il estime être en présence d'une période nouvelle du Néolithique, le *Glozélien*, caractérisé par les briques à signes et l'industrie du verre.

Dans les publications suivantes il étudie l'alphabet glozélien (dont on connaissait 81 signes à la fin de 1925 et actuellement 120 ou 130 selon M. Salomon Reinach). Il le compare au hiéroglyphique et au phénicien et y voit le fond commun où « les peuples de souche néolithique puisèrent selon leur génie propre ». Le nombre des signes de l'alphabet glozélien, bien supérieur à celui des signes des alphabets méditerranéens, confirme

^f L'étude technique de Champion est une initiative strictement personnelle, profitant de la mission qui lui avait été donnée d'assister Peyrony dans l'inventaire des collections de Glozel en vue de leur classement. L'imprimatur du ministère qui figure sur son rapport est parfaitement abusif, comme a cru bon le rappeler Léon, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, lors de la séance du 28 janvier 1928 de la sous-commission des Monuments historiques visant à délibérer sur le classement définitif de Glozel.

l'hypothèse que le premier est la source des seconds. « A la théorie d'un alphabet primitif phénicien, conclut-il, nous opposons la notion d'alphabets méditerranéens dérivés d'un prototype néolithique. »

Passant ensuite aux objets travaillés, le D^r Morlet considère l'idole glozélienne comme l'ancêtre de la déesse funéraire des tombes égéennes et portugaises.

Le travail de l'os se faisait à Glozel à l'aide de petits outils en grès (ce qui expliquerait, dit-il, les rayures souvent constatées). Il y aurait d'étroites analogies entre cette industrie et celle de l'os dans les contrées boréales et ainsi serait posé à nouveau le problème de l'origine de la culture arctique. Quant aux vases ornés, le D^r Morlet estime qu'ils « devaient avoir une destination relative à la nourriture du défunt ; ceux qui étaient inscrits portaient peut-être des invocations rituelles pour le repos des morts. »

Enfin, dans sa plus récente publication, il traite de Glozel, *premier âge de l'argile*, et y expose ses idées sur le développement de la céramique.

M. Salomon Reinach, qui, l'un des premiers, a proclamé l'authenticité du gisement, s'est attaché à montrer que la controverse actuelle ne faisait que répéter les discussions qui se sont déjà produites en Préhistoire, chaque fois qu'un fait nouveau venait bouleverser des idées acquises. Et il en cite plusieurs exemples. Lorsqu'au siècle dernier Boucher de Perthes démontra l'antiquité de l'homme sur la terre, il ne reçut d'abord de la science officielle que « dénégations, railleries, dédains ». En particulier, l'illustre géologue Elie de Beaumont ne voulait pas admettre que l'homme eût été le contemporain du Mammouth et « se demandait même si les silex taillés n'étaient pas d'origine romaine ». Il fallut attendre plus de dix ans pour que les vues de Boucher de Perthes pussent obtenir les adhésions décisives. Lorsqu'en 1864 Édouard Lartet découvrit à La Madeleine un Mammouth gravé sur un fragment de défense, établissant ainsi, d'une façon définitive, la contemporanéité de l'homme et du Mammouth, bon nombre de préhistoriens crièrent au faux. Même opposition lorsque Piette fit connaître les galets coloriés du Mas d'Azil. Les peintures d'Altamira, la plus belle manifestation de l'art paléolithique, ont toujours été considérées comme fausses par certains préhistoriens.

A ces raisons d'ordre historique, M. Salomon Reinach en ajoute une autre, d'ordre psychologique, ce qu'il appelle la jalousie du savant pour l'amateur.

Sur le terrain purement scientifique, l'importance du gisement de Glozel est surtout marquée par deux grandes nouveautés : d'abord la confirmation de la chronologie babylonienne (?) conservée par la Genèse, ensuite un bouleversement complet de nos idées sur l'origine de l'écriture. Alors qu'on faisait venir de l'Orient méditerranéen les rudiments de l'écriture linéaire, les découvertes du D^r Morlet et d'Émile Fradin nous montrent que c'est en Gaule qu'ils ont pris naissance. « Les tablettes de Glozel, dont l'une contient plus de cent caractères, sont contemporaines des plus anciennes inscriptions d'Égypte et de Chaldée, sinon plus vieilles, et ne leur doivent absolument rien. En revanche, les cent vingt ou cent trente signes de cette écriture comprennent, à côté de beaucoup qui sont tout nouveaux, presque tous ceux des écritures ibériques, phéniciennes, grecques, italiques, etc. Force est donc de se demander si l'alphabet dans lequel j'écris ces lignes ne serait pas d'origine occidentale, hispano-gauloise, et non orientale, c'est-à-dire syro-phénicienne ». Les écritures de Glozel comme celles du Mas d'Azil et du Portugal « descendent, par voie de développement, des rudiments de l'art d'écrire à l'âge du renne. Cette magnifique civilisation du Périgord et des Pyrénées a pu être étouffée, en Gaule et en Espagne, par des invasions venues du Nord, mais ses conquêtes essentielles se sont conservées près de la grande mer intérieure, ont voyagé vers l'Est et ont été rendues bien plus tard à nos rivages par les marins phéniciens et grecs. » Glozel viendrait détruire à son tour le « mirage oriental ».

A la suite de plusieurs visites au gisement, en septembre 1926, puis en 1927, et après avoir fait lui-même plusieurs fouilles, M. Depéret s'est déclaré convaincu de l'authenticité de l'outillage néolithique de Glozel (objets en pierre et en os), de la céramique et de l'écriture. Dans le terrain, M. Depéret distingue deux niveaux : d'abord une couche de terre végétale d'une trentaine de centimètres d'épaisseur, puis une couche d'argile jaune. A la limite des deux couches on rencontre divers débris d'une poterie récente, bien postérieure

au Néolithique. On observe donc à Glozel la superposition de deux civilisations d'âge différent. « Plus bas, écrit M. Depéret, dans l'argile jaune, tendre, qui contient à la profondeur moyenne de 0 m. 60 à 0 m. 70 la couche archéologique, j'ai recueilli, dans l'argile vierge de tout remaniement, entre autres objets, un beau fragment de tablette à inscriptions alphabétiformes enserré dans une trame de racines et de radicelles d'arbustes aujourd'hui disparus. Cette observation, continue-t-il, est, à mon avis, décisive et implique à elle seule d'une manière irréfutable l'authenticité de la tablette et, par suite, de l'écriture glozélienne. Pour penser autrement, il faudrait supposer qu'un faussaire aurait préparé le terrain en y introduisant des objets il y a au moins vingt ans, temps nécessaire à la croissance et au développement des racines qui entouraient la tablette. L'énoncé seul de cette hypothèse permet d'en saisir l'absurdité. »

Une deuxième preuve d'authenticité résulte du fait que l'écriture de Glozel n'est pas isolée. Elle se rattache aux écritures de la fin du Paléolithique, et se continue par les alphabets ibériques ; dans le département même de l'Allier on trouve quelques gisements contemporains, à Sorbier, aux Berthelots, à Blenières [§].

M. Depéret n'a pas limité ses investigations au seul champ de la famille Fradin. En compagnie du docteur Morlet, il vient de fouiller deux grottes situées dans les environs de Glozel ^h. L'une de ces grottes a fourni, au cours d'une première fouille, une hache polie et une figuration animale. Une seconde fouille a amené la découverte d'un galet quadrangulaire, portant, gravée sur une face, une tête de cheval entourée de signes de l'alphabet glozélien, et, sur l'autre face, « une véritable page d'écriture glozélienne » d'une trentaine de signes.

Toujours près du hameau de Glozel ⁱ, mais cette fois à la surface du sol, en plein air, deux autres galets ont été trouvés : sur l'un d'eux, on voit une tête de cheval, avec la crinière hérissée, et une vingtaine de signes glozéliens ; sur l'autre galet se distingue, en plus des signes glozéliens, une tête de cervidé dans laquelle M. Depéret croit reconnaître un renne analogue à ceux déjà trouvés à Glozel.

Enfin M. Mendès-Corréa vient de signaler, à Alvao, en Portugal, où l'on avait déjà trouvé, à la fin du siècle dernier, des traces d'écriture, l'existence de caractères nouveaux qu'il rapporte, sans d'ailleurs donner de raisons très convaincantes, à la période néolithique. Cet alphabet présenterait une profonde ressemblance avec celui de Glozel ; on y trouverait en particulier deux caractères connus dans ce dernier seulement.

Je crois n'avoir omis aucun fait important. J'ai présenté, débarrassée de nombreux détails secondaires, la thèse des partisans de Glozel. Je vais maintenant indiquer les principales objections que certains savants y ont apportées.



La thèse de M. Camille Jullian est intermédiaire entre celle des glozéliens et celle des antiglozéliens. Il y a, à Glozel, un mélange d'objets faux et de pièces authentiques. Celles-ci, les seules dont il y ait à tenir compte, indiqueraient l'existence d'un logis de sorcière attendant à quelque sanctuaire rural de source ou de forêt, comparable à ceux déjà signalés au Portugal, en Suisse ou en Palestine, mais beaucoup plus complet. Dans de tels sanctuaires, on entassait des objets de toutes les époques et chacun d'eux correspondait à un but bien déterminé. Les figurines où l'on croit voir des idoles sont des poupées d'envoûtement ; les visages sans bouche correspondent à ceux des envoûtés ; les briques à inscriptions sont les tablettes où l'on inscrivait les formules magiques d'incantation ; elles sont gravées en cursive latine et se rapportent à la pêche, à la chasse, à la vie aux champs, à

[§] Ces lieux renvoient à des découvertes faites par Clément, partiellement publiées par Francis Pérot. Depéret en a eu connaissance, outre les publications de Pérot, par une lettre de Clément du 10 octobre 1927 (archives de Glozel).

^h Il s'agit de la Goutte Barnier et de Puyravel, souterrains situés au sommet de la colline qui constitue la rive droite du Vareille.

ⁱ Gisement de plein air de Chez Guerrier.

l'amour. Diverses caractéristiques : la lettre *x* remplaçant sur les inscriptions la lettre *s* ; l'analogie des formules magiques avec celles des tablettes déjà connues, la forme particulière de certaines lettres et l'absence de poteries vernissées indiquent qu'il faut rapporter à la basse époque romaine, peut-être vers 300 après J.-C., les objets authentiques de Glozel.

Dès novembre 1926, M. Camille Jullian écrivait, au sujet des tablettes : « Je lis toutes les lettres sans exception ; je lis toutes les lignes ; je lis aussi les formules sans exception », et en novembre 1927 il donnait de la première tablette la traduction suivante : *Tali(ter) nob(is) I(oquitur) Ax... ut opitulare(tis) amare, s(ic) n(ova) I(una) c(irca) cal(endas) april(is) adite Sux(onem) lavatim*. Ainsi nous parle AX... Afin que vous vous aidiez à aimer, faites ainsi à la nouvelle lune, autour des calendes d'avril : allez au Sichon prendre des bains. » « Il est possible, ajoute M. Jullian, que Suxon désigne Vichy même. » Il ne garantit pas, d'ailleurs, l'authenticité de l'inscription qui, si elle était fausse, ne pourrait être que l'œuvre d'un faussaire connaissant à fond la paléographie latine.

Ainsi, rien dans les pièces authentiques de Glozel ne peut être considéré comme préhistorique. « Nous ne sommes pas à l'aube rayonnante des civilisations, mais dans les bas-fonds du paganisme romain à la veille de sa chute. Ce ne sont pas Adam et Ève, les initiateurs traditionnels des temps néolithiques, ce sont des Locuste et des Canidie de bas étage. »



S'il n'est pas absolument le premier à avoir proclamé la non-authenticité du gisement de Glozel¹, M. Vayson de Pradenne est bien en tout cas le premier préhistorien qui mit en avant des arguments suffisants pour entraîner l'adhésion de bon nombre de spécialistes.

Sa première visite à Glozel eut lieu au mois de juin 1927. En examinant les objets déjà trouvés il crut reconnaître, sur la plupart d'entre eux, l'action d'un instrument de métal : coups de couteau ou coups de râpe. Ce n'était donc pas du Néolithique, mais des pièces fabriquées par un faussaire moderne et même peu expérimenté.

Au cours d'une seconde visite, procédant lui-même à une fouille, M. Vayson de Pradenne aperçut, sur la paroi de la tranchée, un petit cercle où l'argile était moins compacte qu'ailleurs ; un peu plus profondément, il en était de même, et, au bout de quelques centimètres, il trouva un galet gravé placé verticalement contre l'argile dure. De ces observations M. Vayson de Pradenne conclut que le galet avait été introduit dans le terrain de la façon suivante : « On avait creusé dans la paroi de tranchée un petit conduit à peu près horizontal, placé le galet au fond, et rebouché en tassant l'argile. » Mais un tel travail avait laissé des traces.

L'examen des tombes ne fit que le confirmer dans l'idée du faux. Il constata un vide entre la paroi latérale de la tombe et l'argile environnante ; de plus, il observa que la terre n'avait pas pénétré entre les joints des pierres et dans l'intérieur même de la tombe. « On voit sans peine, écrivit-il alors, à quel point il est invraisemblable que de telles constructions en pierres sèches soient restées ainsi intactes et vides à vingt ou trente centimètres sous terre pendant des milliers d'années, dans un sol traversé d'eau, jadis couvert de bois et récemment défriché. »

Puis, faisant l'historique des fouilles, il fut amené aux constatations suivantes : Dans une première période qui s'étend du début de 1924 au mois de mai 1925 environ, on ne trouve que des débris de creusets en grès, des briques, des fragments vitrifiés, le tout provenant du four de verrier. A partir d'octobre 1924 apparaissent cependant les premiers « faux » : hache avec signes, puis la brique trouvée près du four en mars 1924 et sur laquelle on ne remarque qu'en janvier 1925 des signes qui, selon M. Vayson, n'auraient pas existé auparavant. A partir du milieu de l'année 1925, le nombre des objets mis à jour augmente considérablement ; leur apparition graduelle marque un perfectionnement dans

¹ Il est notamment précédé par Adrien de Mortillet, Seymour de Ricci et O. G. S. Crawford.

la technique, chaque création ou modification venant fournir une réponse à une objection déjà faite. Enfin, il est possible de retrouver quelques-unes des sources d'inspiration : le manuel classique de Déchelette pour les vases à visages, certaine revue gynécologique pour les idoles bissexuées, etc. M. Vayson n'accuse d'ailleurs que ce qu'il nomme « l'esprit de Glozel ».

Toute l'importance de Glozel résiderait dans l'antiquité jusqu'à présent insoupçonnée que ce gisement établirait pour les débuts de l'écriture linéaire. Et c'est précisément sur le terrain de l'épigraphie et uniquement sur ce terrain que s'est placé M. Dussaud dans son étude des inscriptions de Glozel. Dans l'une de ses publications, le Dr Morlet avait examiné 21 tablettes et de nombreux galets couverts de signes variés. Établissant un tableau comparatif entre ces caractères glozéliens et l'écriture phénicienne, il retrouvait, parmi les 81 caractères glozéliens alors connus, les 22 lettres de l'alphabet phénicien. Et la ressemblance entre ces deux alphabets étant beaucoup plus grande que celle mise en évidence par de Rougé entre le phénicien et l'hiéroglyphe égyptien, le docteur Morlet concluait que les Phéniciens avaient emprunté leur écriture non aux Égyptiens mais à un alphabet néolithique du type glozélien. Ainsi se trouvait établie l'origine occidentale de l'écriture.

On sait que l'alphabet phénicien n'a atteint que par étapes sa forme définitive. Il y a eu d'abord une écriture archaïque représentée sur le sarcophage d'Ahiram (XIII^e siècle av. J.-C.) ; puis vinrent les lettres de la stèle de Mésa, roi de Moab, qui remontent à environ 900 ans avant Jésus-Christ ; enfin le phénicien récent qui figure sur le sarcophage du roi de Sidon, Eshmounazar (Ve siècle avant J.-C.). Or, déclare M. Dussaud, ce n'est pas à l'écriture phénicienne archaïque que ressemblent les caractères de Glozel, mais à celle du sarcophage d'Eshmounazar, c'est-à-dire au phénicien le plus récent. « Ah ! si les tablettes de Glozel avaient révélé la plus ancienne écriture phénicienne, celle d'Ahiram, alors que le docteur Morlet et son entourage ignoraient cette écriture, nous eussions été vraiment impressionné et il nous aurait fallu nous demander comment l'écriture d'Ahiram pouvait se rattacher, sans aucune évolution, à celle du glozélien. Mais la correspondance rigoureuse de ce dernier avec l'écriture d'Eshmounazar, précisément celle qu'utilise E. de Rougé dans son *Mémoire*, est d'une telle absurdité - puisqu'elle passe par-dessus tout le phénicien archaïque - qu'une seule hypothèse reste ouverte : la fraude. »

Il existe aussi des ressemblances entre les caractères de Glozel et l'alphabet ibérique d'Alvao, dont l'âge est d'ailleurs incertain. M. Dussaud fait remarquer que ces analogies n'ont apparu qu'après l'envoi à Glozel de la revue *Portugalia* qui reproduisait les inscriptions d'Alvao. Et il n'hésite pas à déclarer que l'écriture de Glozel est à rayer définitivement du nombre des écritures anciennes.

Dans les sciences qui traitent de l'histoire de la vie, un document paléontologique ou archéologique ne peut avoir de signification que s'il est possible de le dater. D'après l'allure de l'outillage, les partisans de Glozel avaient été conduits à placer ce gisement au début du Néolithique. La découverte d'un renne gravé, indiquant l'existence de cet animal en ce point, vint compliquer la question. On admet en effet que le Renne a quitté nos pays à la fin du Paléolithique. La découverte de Glozel nous met donc en face du dilemme : ou bien vieillir le gisement et le placer à la fin du Paléolithique, ou bien le laisser dans le Néolithique et rajeunir considérablement la date finale de l'âge du Renne.

M. Boule, désireux d'élucider cette question capitale, demanda donc, en 1925, au Dr Morlet, de lui montrer la pièce décisive à cet égard : le galet portant l'image d'un renne. Le Dr Morlet l'apporta à Paris, et voici le résumé de la fin de leur entretien tel qu'il a été déjà publié : « Quand M. Marcellin Boule eut la pièce en mains, il dit au Dr Morlet : « M'autorisez-vous à la nettoyer ? » Le Dr Morlet hésita, puis enfin consentit qu'une petite partie de la surface du galet fût débarrassée des impuretés qui la recouvraient. M. Marcellin Boule pratiqua donc l'opération, avec de l'eau et une simple brosse à dents, sur environ un centimètre carré de l'objet, qu'il plaça ensuite sous le microscope, priant même le Dr Morlet de mettre à son tour l'œil à l'appareil. Avec une aiguille, M. Marcellin Boule souleva une sorte d'enduit qui demeurait encore au creux d'un trait de la gravure. « Cela, dit-il, c'est de la gélatine ; c'est probablement de la colle forte. » Et le fond du trait apparut alors d'une

couleur plus claire que la surface de l'objet. Au dos du galet, M. Marcellin Boule fit en outre une légère incision avec son aiguille, et le trait ainsi obtenu fut de la même couleur que le trait qui venait d'être examiné. « Votre galet est faux », conclut M. Marcellin Boule. Et il montra à son interlocuteur, dans l'ouvrage populaire de zoologie de Brehm, l'illustration qui avait pu, qui avait dû servir de modèle. « Ah ! s'écria le D^r Morlet en se retirant, si cette pièce est fautive, c'est donc que toutes les autres sont fautes ! » Tels furent les résultats de cet entretien. Par la suite d'autres rennes gravés furent trouvés à Glozel ; mais quelle confiance peut-on avoir en leur authenticité ?

Il nous reste à examiner le rapport publié par la Commission d'enquête internationale, après deux jours de fouilles^k, et celui présenté par M. Champion sur le mode de fabrication des objets.

Les conclusions de la Commission d'enquête, comme nous l'avons dit plus haut, furent nettement défavorables : diverses observations amenèrent ses membres à proclamer la non-authenticité du plus grand nombre des objets trouvés^l. En un point, par exemple, ils eurent l'impression qu'une motte de terre (sous laquelle fut trouvée une brique à inscriptions) avait été enlevée comme à la bêche, puis, après dépôt des objets, remise en place. Il en résultait une différence de niveau avec le sol environnant qui « s'expliquerait par la présence dans la fosse, ainsi préparée, des objets qu'on y avait déposés et qui remplissaient une partie de la cavité ». Un anneau plat fut trouvé dans une position verticale qui ne « peut guère s'expliquer que par une habile pénétration par le haut, sans enlèvement nécessaire préalable de la terre végétale ». Pour les tombes, reprenant en partie les arguments de M. Vayson, la Commission d'enquête déclare que leur construction est toute récente. L'examen des pièces conservées chez le D^r Morlet et à la ferme Fradin ne fut pas plus favorable. Certains objets en os « paraissent tout frais ». Sur un harpon, « il est difficile de croire que les signes gravés ont pu être réalisés autrement qu'à la gouge. » Deux briques et un vase portent bien des marques de racines ; mais « il s'agit là de racines de fougères nécessairement récentes, puisqu'elles n'ont subi qu'un commencement de décomposition, plus exactement de dessiccation ». Au sujet de la faune, la Commission se demande « comment admettre que des ossements ou bois de renne fassent complètement défaut dans cette « station » dont les habitants auraient cependant si bien connu cet animal qu'ils pouvaient en reproduire la silhouette ? » Aussi, tout en admettant l'authenticité possible de certains objets : fragments de haches en pierre polie, morceaux de silex taillés, tessons de poteries en grès, matières vitreuses, etc., la Commission d'enquête termine ainsi son rapport : « Appuyée sur toutes les constatations qu'elle a faites, sur les discussions serrées qu'elle a eues, la Commission, à l'unanimité – avec les réserves qui viennent d'être formulées – conclut à la non ancienneté des documents qu'elle a pu étudier à Glozel. »

Enfin, dans un rapport technique, M. Champion, comparant les perforations faites avec un instrument de métal à celles produites par un instrument de pierre, conclut que les nombreux objets qu'il a examinés à Glozel sont « le produit du travail du métal », ce qui exclut l'hypothèse d'un gisement néolithique.

Je ne puis terminer ce long exposé sans parler des réponses que les défenseurs de Glozel ont faites à quelques-unes de ces objections.

A la thèse de M. Camille Jullian, M. Audollent répliqua en déclarant qu'il ne reconnaissait dans les textes dits magiques de Glozel ni cursive, ni latin.

Le D^r Morlet s'attacha à réfuter les conclusions de M. Dussaud, déclarant qu'il n'avait jamais fait usage des livres que celui-ci lui attribuait, et que les ressemblances entre les alphabets glozélien et ibérique avaient été constatées bien avant l'envoi de la revue *Portugalia*. Enfin il insista, avec M. Salomon Reinach, sur le fait que, parmi les 1500 caractères trouvés à Glozel, la lettre B ne se rencontrait jamais. Cette absence constante de la lettre B (absence que l'on ne constate qu'à Glozel et dans les alphabets ibériques) est pour lui la preuve qu'il ne peut y avoir de fraude. De son côté M. Depéret répondait à certaines objections de M. Vayson. Les zones moins compactes, dans lesquelles M. Vayson voit la

^k Elle fouille trois jours, les 5, 6 et 7 novembre 1927.

^l Le rapport parle en fait de « non ancienneté ».

preuve de l'introduction latérale des objets, seraient occasionnées, pour M. Depéret, par des galeries de taupes très abondantes dans ce terrain. La présence d'un vide entre la paroi de la tombe et l'argile environnante serait due au ruissellement des eaux de pluie le long des pierres de la tombe, ruissellement qui aurait dissous peu à peu les particules d'argile. Quant à l'absence de patine dans les sillons du renne gravé sur un galet de roche dure, elle s'expliquerait de la manière suivante : l'argile jaune de Glozel est absolument imperméable à l'action des eaux souterraines et par suite très propre à protéger les pièces qu'elle renferme contre l'oxydation. Or la patine du galet ramassé dans un dépôt ancien est de date très antérieure à son utilisation par les Glozéliens : d'où une différence notable entre la patine ancienne de la surface du galet, et celle, beaucoup plus récente, que l'on trouve au fond des traits du dessin.

Enfin, on vient de faire connaître les résultats d'un examen, par le Laboratoire minéralogique de l'Université d'Oslo, de certains échantillons trouvés à Glozel (mais sans indiquer si ce sont ceux que M. Champion avait déjà examinés) et sur lesquels on n'a pu trouver aucune trace d'action d'un instrument de métal.

II

Nous venons d'exposer les principales phases de l'affaire de Glozel et les arguments des divers camps opposés. Cet examen des opinions serait sans doute suffisant pour tenter de prendre parti. Mais, au lieu de nous engager dans la controverse, essayons plutôt de répondre à la question suivante : si le gisement de Glozel était authentique, quelles modifications faudrait-il apporter à nos conceptions sur les débuts de l'humanité actuelle ? Pour cela, cherchons de quelle manière viendraient s'ajouter aux chapitres déjà écrits de la préhistoire les faits que certains savants ont cru constater à Glozel. Pour les partisans de l'authenticité, le gisement est du début du Néolithique ; ils nous faut donc connaître, pour pouvoir l'insérer dans l'ensemble de nos connaissances, la période immédiatement antérieure. Nous allons en dire quelques mots.



A la fin du siècle dernier, un grand préhistorien français, Édouard Piette, fouillant la caverne du Mas d'Azil, dans le département de l'Ariège, découvrit, entre le Paléolithique et le Néolithique, des terrains de transition pour lesquels il créa le nom d'Azilien.

Nos connaissances sur cette période azilienne se sont beaucoup développées dans ces dernières années et, en nous bornant à l'Europe occidentale, voici le tableau sommaire, établi sur des faits incontestables, qu'on en peut présenter.

Notre pays avait alors ses contours géographiques actuels ; les glaciers avaient depuis longtemps déjà regagné les hautes montagnes, les saisons se succédaient selon le même rythme que de nos jours. Le renne, ce compagnon des grands artistes de la fin du Paléolithique, était remonté vers le Nord, et, dans les vastes forêts qui couvraient le sol de nos régions, l'homme ne trouvait plus à chasser que le cerf élaphe, le sanglier et les autres animaux sauvages actuels.

A ce profond changement dans la vie de la nature correspondit un changement non moins grand dans les races humaines. Aux hommes de l'âge du renne, à crâne allongé, vinrent se mêler des hommes à crâne rond : on constate ainsi, pour la première fois d'une façon nette, les traces d'une vaste migration. Il est probable que cette migration, comme il arrive dans les grands déplacements humains, fut accompagnée de luttes très vives. Peu à peu, d'ailleurs, il y eut un commencement de fusion des deux races et on observe, en divers gisements, la coexistence de types à crâne allongé, de types à crâne rond et de types intermédiaires.

Les oeuvres d'art des populations magdaléniennes nous avaient laissé l'impression d'hommes capables de cultiver leur esprit, ayant une intelligence affinée et déjà une vie intérieure profonde. La pauvreté de l'art azilien ne nous permet au contraire aucune

conjecture sur les mœurs et les croyances de cette époque. La peinture et la sculpture paraissent oubliées, l'outillage en os est en pleine décadence. La domestication des animaux était encore inconnue ; il faudra attendre le début du Néolithique pour voir les premiers animaux domestiques, d'abord représentés par le Chien.

Mais, probablement vers la fin de la période azilienne, il se produisit une véritable révolution dans la manière de vivre des hommes. Jusqu'alors c'est à la chasse qu'ils avaient demandé leurs moyens de subsistance ; à partir de cette période ils apprirent à connaître les propriétés de la terre et à en tirer tout ce qui est nécessaire pour vivre. Et ainsi, à la vie errante des chasseurs, succéda la vie pastorale et agricole.

Tel est le tableau sommaire et incomplet que l'on peut tracer de la manière de vivre des hommes aziliens, c'est-à-dire de ceux qui auraient immédiatement précédé les hommes de Glozel. Si nous introduisons ces derniers dans notre récit préhistorique, si nous admettons que les découvertes du petit village de l'Allier nous ont fait connaître les restes d'une civilisation qui continue celle de la grotte du Mas d'Azil, dans quelle mesure faudra-t-il modifier les données classiques de la Préhistoire ?

Il faudrait admettre que le renne et certains aspects de la civilisation paléolithique auraient persisté dans notre pays plus longtemps qu'on ne l'avait cru. Le simple fait de l'existence du renne en France au début du Néolithique est contredit par un si grand nombre de recoupements qu'il y a là un argument très fort pour ceux qui croient au faux.

A partir de la fin du Paléolithique, aucun gisement de France n'a fourni de renne, les restes de cet animal que l'on a cru trouver dans l'Azilien proviendraient en réalité de niveaux plus anciens. En Belgique on ne connaît pas non plus la moindre trace de renne à l'Azilien ; au Danemark, dans les nombreuses stations qui font suite à l'Azilien et que l'on nomme *kjökkenmøddings* on ne trouve plus le renne. Si Glozel était vrai, il faudrait admettre que cet animal qui, dès la fin du Paléolithique, avait regagné les régions boréales, se serait attardé dans certaines contrées du centre de la France. La persistance d'une civilisation de la pierre taillée au début des temps néolithiques étonnerait beaucoup moins le préhistorien naturaliste qui a si souvent l'occasion de vérifier le mot de Leibnitz que la nature ne fait pas de saut et qui connaît déjà, par l'Azilien, une civilisation de transition entre l'âge de la pierre taillée et celui de la pierre polie.

On a donné, comme autre nouveauté de Glozel, la coexistence du renne et de la Céramique. Nous ne connaissons jusqu'à présent, d'une façon certaine, que de la céramique néolithique. Si le renne s'attarde dans le Néolithique de nos pays, comme le veulent les défenseurs de Glozel, la coexistence devient normale. Le fait ne présenterait de l'intérêt que dans la conception classique où le renne est un animal exclusivement paléolithique : il nous faudrait alors admettre pour la céramique une très grande ancienneté. Cette conclusion elle-même ne serait peut-être pas absolument nouvelle, car certains préhistoriens prétendent qu'à la fin du Paléolithique la céramique était connue des peuplades qui habitaient la Belgique actuelle.

Les idoles aux deux sexes constitueraient un élément nouveau. Quant à la présence des « urnes à visage », elle mettrait vraiment, selon une expression ancienne de M. Salomon Reinach, « l'art des Troglodytes en relation avec celui de l'Égypte et de la Babylonie ». On a découvert en effet, dans la seconde cité d'Hissarlik, ou *ville brûlée* de Schliemann, des vases de céramique portant une idole féminine à caractères très particuliers : le nez, les arcades sourcilières, les yeux et les seins sont généralement indiqués, mais on ne trouve aucune figuration de la bouche ni des autres régions de la tête.

De semblables idoles ont été retrouvées, en Angleterre, dans un dolmen et sur certains objets provenant de la péninsule ibérique. Des « urnes à visage » sont également connues d'une période beaucoup plus récente en Prusse orientale (époque de la Tène) et dans la région du Rhin (époque romaine). On admet que ce type d'idole s'est propagé des côtes de l'Asie mineure aux Îles Britanniques par l'Ibérie et la Gaule.

Mais, il y a un peu plus de trente ans, M. Salomon Reinach, reprenant une vue déjà émise par l'anthropologiste De Quatrefages, rapprochait les vases d'Hissarlik de certaines sculptures néolithiques de la vallée de la Marne et énonçait l'hypothèse d'un rayonnement de la culture de l'Europe occidentale vers l'Europe orientale et l'Asie antérieure : l'existence

de tels vases, à une date relativement récente, en Angleterre, dans la Péninsule ibérique et la vallée du Rhin, marquait seulement la persistance en ces régions de ce type de culture. Une pareille thèse serait considérablement renforcée si les vases de Glozel étaient authentiques ; nous aurions en Occident, dès le début du Néolithique, cette imitation des formes humaines en terre cuite qui ne devait apparaître en Troade que beaucoup plus tardivement. Et ainsi s'avèrerait l'existence de cette « civilisation néolithique primitive, ayant rayonné en éventail de l'Europe centrale ou de l'Europe du Nord », dont parle M. Salomon Reinach dans son *Mirage oriental*.

Mais la découverte de beaucoup la plus importante, l'apport vraiment capital de Glozel, seraient les données imprévues que ce gisement ferait connaître sur les origines de l'écriture. Comment se présentent actuellement ces origines ?

Une tradition qui remonte à l'antiquité attribue aux Phéniciens l'invention de l'alphabet. Lucain s'en est fait l'interprète dans des vers souvent cités :

*Phoenices primi, famae si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.*

Cette tradition correspond maintenant à un fait scientifiquement établi : tous les alphabets actuellement en usage ne constituent que des transformations de l'écriture phénicienne. Cet alphabet phénicien n'a pas été créé de toutes pièces ; bien d'autres systèmes l'ont précédé et ce n'est qu'à la suite de nombreux tâtonnements et de nombreux essais que l'homme a su donner une forme écrite à sa pensée.

Champollion émit l'idée, le premier, que l'alphabet phénicien dérivait de l'écriture égyptienne hiéroglyphique ; E. de Rougé apporta par la suite de nombreux arguments en faveur de cette thèse, qui, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, fut à peu près unanimement acceptée.

Puis vinrent les remarquables découvertes archéologiques d'Arthur Evans en Crète sur les civilisations préhelléniques. On n'avait jusqu'alors aucune idée de la Grèce avant les Grecs et seule l'interprétation des légendes et des mythes permettait de s'avancer au delà des temps homériques.

C'est au cours de recherches qui s'échelonnèrent de 1893 à 1905 qu'Arthur Evans ressuscita cette civilisation disparue et apporta bien des données nouvelles pour l'histoire de l'écriture. La découverte de nombreuses inscriptions lui permit de reconstituer un alphabet de signes pictographiques (soleil, lune, étoile, sanglier, loup, oiseau, etc.) et un alphabet linéaire. Une étude comparative de l'écriture crétoise ainsi retrouvée et de l'écriture phénicienne conduisit l'archéologue anglais à admettre que la seconde était sortie de la première par un développement naturel. La transformation avait dû avoir lieu entre 1500 et 1000 avant Jésus-Christ, sans doute à la suite d'une invasion de la Syrie par les tribus crétoises. C'était l'abandon de la thèse de De Rougé et la résurrection de la vieille opinion de Diodore de Sicile qui rapporte que les Phéniciens n'avaient fait que modifier un système d'écriture inventé en Crète par les Muses, filles de Jupiter. Mais, dans ces dernières années, l'étude d'une inscription découverte au Sinaï a, de nouveau, fait prévaloir l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien.

En réalité, les choses paraissent plus compliquées. On est de plus en plus amené à admettre l'existence, dans les régions méditerranéennes, de différents systèmes d'hiéroglyphes, indépendants les uns des autres, avant évolué chacun pour son propre compte.

Bien des pays n'eurent donc rien à emprunter aux Crétois et aux Égyptiens parce qu'ils avaient déjà un système d'écriture fixé. On peut même aller plus loin, et se demander, avec certains épigraphistes, s'il ne serait pas plus exact de considérer l'alphabet phénicien, non comme une modification des alphabets de Crète ou d'Égypte, mais comme la transformation d'un système hiéroglyphique particulier et encore inconnu. Nous aurions alors trois types d'écriture ayant évolué parallèlement, un seul d'entre eux, le phénicien, ayant eu une force suffisante pour donner nos écritures modernes.

Ces divers systèmes hiéroglyphiques se rattachent sûrement eux-mêmes, d'une manière que nous ne pouvons pas encore préciser, aux pictographies néolithiques. Mais dès

maintenant nous pouvons dégager les grandes phases d'évolution de l'écriture, en saisir la loi de développement : d'abord peinture des idées, ensuite représentation graphique des sons sous formes de syllabes entières, puis de sons simples ou lettres.

Quelle phase de cette histoire ont pu connaître les hommes préhistoriques ? Dans la grotte du Mas d'Azil, Piette avait recueilli de nombreux galets couverts de signes variés peints en rouge. C'étaient des bandes tantôt isolées, tantôt enchevêtrées ou parallèles, des lignes de points, des lignes ondulées, des lignes brisées, des cercles, parfois même des dessins ayant quelques ressemblances avec certaines lettres de l'alphabet. Piette crut trouver des analogies entre ces signes et l'écriture égéo-crétoise qu'Evans commençait à faire connaître, et il attribua aux hommes de l'Azilien une véritable écriture qui aurait pu donner naissance à celle de Crète. Mais ses conclusions furent rejetées par la plupart des préhistoriens. Or, si Glazel était vrai, le problème serait à nouveau posé et résolu dans un sens presque conforme aux idées de Piette. Vous trouverions en effet dans nos pays, au début du Néolithique, c'est-à-dire 7000 ans environ avant Jésus-Christ, une écriture linéaire, étroitement apparentée au phénicien et qui lui aurait donné naissance, peut-être par l'intermédiaire des alphabets ibériques. Cette écriture aurait aussi de profondes racines dans les périodes antérieures : elle se rattacherait aux signes de l'Azilien et peut-être même à ces caractères gravés sur os que Lartet et Christy découvrirent en 1863, à la grotte de la Madeleine, et dont on a trouvé depuis bien des analogues en divers gisements du Paléolithique supérieur.

Ainsi la première véritable écriture linéaire aurait apparu en Occident, son centre de dispersion aurait été dans nos pays, et de là elle se serait peu à peu répandue dans les régions méditerranéennes, puis en Orient, et celui-ci nous aurait rendu, à une date récente, ce que nous lui avons donné il y a bien longtemps.

C'est là assurément la plus importante des modifications que Glazel apporterait à la préhistoire. Le cadre actuel de nos connaissances ne serait guère modifié, mais, à son intérieur, il faudrait reculer dans un passé de plus en plus lointain l'une des plus importantes découvertes de l'homme. Il faudrait admettre aussi qu'il existait au début du Néolithique un état de civilisation avancé, des hommes dont l'intelligence était déjà sœur de la nôtre. La grandeur du résultat, la façon dont il bouleverse les idées acquises doivent rendre très prudents. Si la préhistoire ne veut pas être une science conjecturale et vaine, elle ne doit tenir compte, pour ses spéculations, que des documents d'origine irréprochable.

Malheureusement ce n'est pas le cas de Glazel. En laissant de côté les fouilles actuellement en cours, sur le résultat desquelles nous n'avons pas encore de renseignements précis, trop d'incertitudes planent sur la nature du gisement, et des constatations irréfutables de la non-authenticité de certains objets ont été faites qui jettent un doute sur les autres.

Il nous faut donc attendre, pour aller de l'avant, de nouvelles découvertes présentant toutes les garanties d'authenticité souhaitables. Il faut encore chercher, encore fouiller, mais avec prudence et méthode, et c'est ainsi seulement que « chaque mot du passé nous livrera tout ce qu'il recèle, que chaque coin du sol nous rendra les débris qu'il contient ».

Jean PIVETEAU